

XYZ. La revue de la nouvelle

Le second exil

Yannick Marcoux



Numéro 149, printemps 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcoux, Y. (2022). Le second exil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 53–59.

Le second exil

Yannick Marcoux

LE VENT SOUFFLE sur le Malecón, emportant avec lui le chant des guitares, le rire des amoureux et le soubresaut des klaxons. Dans l'air, le sel de la mer se mêle à la chair des poissons et aux émanations des voitures. Parfois, au souffle intraitable des égouts. La chaleur valse encore sur la ville, s'accroche à la sueur des fronts et à la peau dénudée des jeunes filles. Plantée au-dessus de la mer, la lune partage avec quelques étoiles un ciel impeccable. De retour chez moi, enfin, sur le boulevard de mon enfance, je baigne dans les ruelles de nos parties de ballon, et ma Havane m'offre la bonté de n'avoir pas changé.

Les souvenirs sont là qui s'entassent dans l'espace : mon premier baiser sur la joue de Dayna, le choc répété des vagues qui se fracassent sur les murets de la ville en nous aspergeant, les señoritas que nous volions à la pâtisserie et que nous engouffrions entre copains, en cachette de ma mère. À chaque pas, il me semble que mes pieds retrouvent leur empreinte et que je renaissais à moi-même, comme s'il suffisait d'un lieu, de ses odeurs et de ses bruits pour que je me sente à nouveau chez moi.

Au bout d'un moment, l'enfant que j'étais jadis arrive de nulle part et se plante devant moi. Les pantalons trop grands, les ourlets plusieurs fois repliés sur ses chevilles et retombant sur ses souliers à velcro. Il marche avec moi sur les rives de la mer, un fruit à la main, les cheveux enserrés dans une casquette de baseball qui menace de s'envoler sous l'élan du vent. Invincible. Sa seule préoccupation est cette fouille inutile pour trouver des cailloux singuliers. Parfois, il prend une pause devant un guitariste, pivotant sur lui-même en suivant le rythme de la musique. Avec lui, je redeviens libre et insouciant, j'oublie ce qui m'a conduit ailleurs, ce qui m'a ramené ici, j'oublie toutes ces années qui me séparent de ce pas joyeux, candide, de cet enfant qui s'amuse à sauter les 53

craques de trottoir, qui regarde les hommes avec défi et les femmes avec charme. Emporté par son enthousiasme contagieux, je m'arrête, les bras ouverts, embrassant ce monde que j'avais oublié.

— *Sir?*

— ...

— *Señor, you need something?*

Il me faut quelques longues secondes pour retrouver mes esprits et voir cet homme figé devant moi, le regard curieux.

— *Taxi? Need a ride?*

— *Merci... No... gracias.*

Il reste là, silencieux mais insistant, par ses gestes qui m'enjoignent de le suivre dans sa voiture. Y a-t-il longtemps qu'il est là, me proposant ses services? Pourquoi m'aborde-t-on en anglais, moi qui suis ici chez moi, parmi les miens? Toutes ces années passées outre-mer m'ont-elles changé au point qu'en un seul regard on me place dans le flot des étrangers? J'ouvre la bouche pour le lui demander, mais les mots restent coincés dans ma gorge et mes pas m'emportent plus loin.

Les souvenirs, les visions, la familiarité des odeurs, des bruits, le goût de l'air au fond de ma bouche, tout ce qui m'avait donné l'illusion que je n'étais jamais parti: envolé. J'entends l'écho de mes pas et j'ai la cruelle impression qu'à partir de ce moment, qu'importe où j'irai, je ne ferai plus qu'une seule chose: m'éloigner. Le parler des jeunes m'est étranger, les airs que chantonnent les musiciens me sont inconnus, je ne connais pas les bars devant lesquels on fait la file. D'un seul coup, le vertige de toutes ces années d'absence m'envahit, et à la place de la légèreté nostalgique qui m'habitait quelques minutes plus tôt, je ressens une solitude vulnérable. Comme si je touchais à un vide qui me hantait depuis longtemps et que j'avais choisi d'ignorer jusqu'alors. Au coin d'une rue, le feu de circulation passe du rouge au vert et je ne bouge pas. Je n'ai rien sur quoi m'appuyer ici. Soudain, je ne sais plus qui je suis. Un énième taxi ralentit à ma hauteur et, cette fois, j'y grimpe.

J'aurais dû aller directement retrouver ma grand-mère et ma tante. C'est pour elles que je suis revenu après tout. Pour leur dire que je les aime, que je ne les ai pas oubliées et, surtout, que j'ai aimé ma mère, même de loin, même sans lui donner de nouvelles. Pendant vingt-six ans. Vingt-six. Je passe ma main dans mes quelques cheveux gris. Sans elles, je ne suis rien ici. J'ai besoin des piliers de cette maison. Besoin de leur renfort.

— *Sir, where to?*

Le chauffeur s'impatiente.

— *452 Máximo Gómez, por favor.*

L'adresse résonne dans l'habitacle. Je sens tout son poids me retomber dessus. Je me concentre sur la radio qui passe les nouvelles : la visite d'Obama et le discours de Castro, Raul. On pourrait croire que le chauffeur n'écoute pas, que l'actualité ne lui importe pas et que la radio n'est qu'un bruit de fond comme un autre, mais il n'en est rien. Chaque ouverture du régime amène un peu de lumière, chaque pas vers les États-Unis est la promesse d'une capitulation. On ne se prononce pas sur ses idées politiques dans un taxi, ici : on s'analyse. Les rues défilent à travers le pare-brise fendu et les bâtiments m'apparaissent pareils à hier, mais Cuba change et cet homme au volant ne me dira pas un mot. À l'arrivée, seulement, je subis un deuxième affront : je dois payer le tarif des visiteurs.

En démarrant, le taxi me crache au visage ses effluves d'essence, me laissant sur le trottoir, une menue valise à mes pieds. Il n'y a pas une rue ici qui ne soit peuplée de milliers de colonnes, et elles sont là alignées devant moi, dissimulant des façades magnifiques et tristes, empreintes d'un charme d'une autre époque. On les croirait identiques, et pourtant je pourrais les reconnaître entre toutes, ces trois colonnes de l'appartement où j'ai grandi. Petit, je disais à mes amis : *Vivo donde brillan las columnas*. Et cette nuit, dans la lueur des phares des voitures, leurs milliers d'éclats de verre brillent encore, illuminant le coin de la rue, petites constellations campées dans ma mémoire.

Au pied de l'immeuble, j'hésite à appeler le nom de ma grand-mère. Comme si le poids des années couvrait notre rencontre de honte. Il y a, derrière cette porte, une femme qui m'a élevé, que j'ai abandonnée, et au moment de crier son nom, je n'y arrive pas. Elle n'a jamais été Aymee pour moi, et après tout ce temps je n'arrive plus à dire *tata*. Sur le porche de la maison, le nez dans les étoiles mais le regard aspiré par la lumière de la télévision allumée, j'attends. Les voitures passent, illuminent les colonnes. Au bout d'un moment, un homme grimpe les marches, ouvre la grille du porche et la retient pour moi. J'entre.

L'apparition de ma grand-mère me retire ce qui me restait d'aplomb. Elle n'a plus de dents ! Un court instant je fixe sa bouche. Un réflexe que je condamne aussitôt en tentant de me composer un visage impassible. De toute façon, elle est toujours aussi magnifique : digne, le regard vif planté dans le mien, le dos droit, comme s'il y avait là-haut des cordes qui tiraient sur ses épaules et relevaient son être. Dans chacune des rides de son visage, il y a tout l'acharnement heureux qu'elle a offert au monde. Elle est là devant moi, le visage tiré par la tristesse d'avoir perdu sa fille, mais résolue à garder le contrôle de ses émotions. Elle ne cédera pas. À quatre-vingt-quatorze ans, elle se tient fière comme un arbre. Sa fille vient de mourir et elle me sourit. Avec juste assez de retenue pour me dire sa peine, mais en laissant percer une joie immense, née du soulagement de me retrouver, enfin. Je pense : *Quelle femme !* Je cherche des mots que je ne trouve pas. Je devrais avoir un regard pour ma tante, je devrais lui dire bonjour, au moins un signe de la tête, mais ma grand-mère a ses yeux rivés dans les miens et je ne peux pas bouger. C'est elle de toute façon qui doit parler en premier, je le sais, et elle me fait attendre parce qu'après tout il y a vingt-six ans que, moi, je la fais attendre.

— Tu as changé, *hijo*.

Son regard est encore amoureux. On dirait qu'elle creuse mes traits, comme pour chercher les siens. Il n'y a pas d'autre façon de regarder un être qu'on a élevé : avec une fierté criblée d'inquiétudes. Je la vois qui se tourmente à rebours

pour les cicatrices barbouillant ma barbe de quelques jours, puis qui pose sur moi ces mêmes yeux tendres qui me couvaient lorsque j'avais six ans et des poussières. J'arrive enfin à décrocher mon regard du sien, je salue ma tante et l'embrasse sur les joues, on est en famille après tout et les salutations commandent une certaine familiarité. Elle m'adresse des mots doux. Je m'assieds enfin devant ces femmes et, à nouveau, j'attends.

Ma tante fume et me tend une cigarette. Ma grand-mère, d'une moue irritée, condamne chaque nuage de fumée qui vient vers elle et, après quelques bouffées, nous éteignons. Je cherche mon souffle. Nous regardons *tata*. Il y a en elle la patience des années. Aucun mot ne presse plus qu'un autre. Comme si une part d'elle-même était prête à tout, que la vie n'était plus urgente et que l'éternité de la mort pouvait arriver : la crainte n'y est plus. Puis elle porte ses mains à ses cheveux et parle avec aplomb.

— Tu dois être fatigué du voyage.

Un long moment passe. Ses mots me ramènent à mon état, je ressens le poids de ma fatigue et, soudain, une simple réponse me demande un effort colossal. Je balbutie :

— J'ai l'impression de revenir de loin.

— T'as pas tort. Tu devrais aller te coucher. On parlera demain.

Je cherche quoi lui répondre dans mon esprit englué quand elle se lève et se rend à sa chambre, droite et légère dans chacun de ses pas. Ma tante me parle avec douceur et me montre le lit qu'elle a préparé pour moi, sur le divan du salon. Elle caresse les couvertures de la main, cherchant par ses gestes à m'apaiser et à me rendre confortable cette maison qui, elle le devine, me trouble. Enfin, en me souhaitant bonne nuit, elle me sourit et sort.

En dépit de la noirceur, j'aperçois le relief des parois et la peinture écaillée qui les recouvre. Ce sont les mêmes murs saumon qu'à l'époque, les mêmes rideaux aux teintes éclatantes de rose, le même portrait de Frida Kahlo, avec ses fleurs roses dans les cheveux. Ma mère adorait Frida. La 57

télévision qu'écoute le voisin et la discussion des voisines du dessus éclaboussent le silence. Je me souviens de ces nuits à épier ces vies entassées les unes sur les autres, dans l'intimité perdue des murs trop minces. La rue ne tarit pas de bruits : aux cris et sifflements des passants s'ajoutent le moteur des voitures, le grésillement d'un lampadaire. Chaque fois que je bouge, les ressorts grincent sous mon corps, comme des insectes cherchant à me transpercer.

Je ne dormirai pas. Ou peut-être ai-je dormi. Un oiseau chante dehors, bientôt le café roucoulera à son tour. On me trouvera nu comme un ver dans ce salon rose et je devrai parler. Mais comment mettre des mots sur une si longue absence ? Ma mère a voulu mon bonheur, mais n'a jamais souhaité mon départ. Qu'en pense ma grand-mère ? Les questions viennent et l'angoisse m'étourdit. Je me lève.

À la cuisine, sur la table, on a glissé un mot sous quelques goyaves : *Les fruits, ici, sont toujours frais. Bienvenido a tu casa.* Je souris, le fruit dans une main, le billet dans l'autre. Les minutes grincent et au coup de sept heures le soleil se heurte partout. Puis j'entends son corps se tordre sous les couvertures, le satin de son pyjama sur le coton des draps. Elle se lève mais le silence règne encore pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans le cadre de la porte, les cheveux un peu brouillons mais coquets. Une lueur brille dans ses yeux. Elle dit : *Je vais au parc. Tu viens ?* Je ne réponds rien, c'est inutile, la lumière de son sourire suffit. Je mange une goyave fraîche, et nous allons au parc.

C'est aujourd'hui dimanche. Déjà, quelques gamins peuplent les marches devant les maisons, en attendant que la meute les rejoigne et que commence la partie de ballon. Quelques hommes vacillent en regagnant leur maison, les doigts croisés et gonflés d'alcool, dans l'espoir qu'on leur pardonne cette nuit passée avec les copains, entre la bouteille et les parties de dominos. Les oiseaux chantent mais ne voleront pas. C'est dimanche pour tout le monde, après tout.

Je marche auprès de ma grand-mère et pourtant on détecte systématiquement ma présence, comme si je dérangeais.

J'ai la désagréable impression qu'une frontière s'est érigée autour de moi. Chaque fois qu'un homme me croise, inmanquablement il regarde mes chaussures. Dans ce pays où l'argent est rare, on espère toujours avoir des souliers plus beaux que ceux de l'étranger. Le charme et l'élégance, coûte que coûte, pour oublier la misère.

Au hasard du chemin, nous aboutissons dans ce parc où ma mère me traînait, petit. Je ne le reconnais pas d'emblée, parce que le pavillon où se donnaient les concerts n'existe plus. Seules les colonnes y sont encore, envahies par la végétation, comme si on les avait oubliées dans le décor. Mais l'immense bac à sable y est toujours, telle une plage qui attendrait que la mer la rejoigne. Il n'y a personne, mais je les entends pourtant, les cris d'Alexis, de Javier, de David, de Dayna, les envolées joyeuses de l'enfance, entrecoupées par les remontrances des parents, la voix douce de ma mère qui peine à s'élever au-dessus du bruit, mais que j'aurais entendue à des kilomètres. Dans ce parc où chantent les oiseaux, où les lianes font des crinières aux arbres, les enfants ne jouent plus, les enfants ne jouent pas encore. Nous sommes assis, quelque part entre deux mondes, et ma grand-mère me tend la main : *C'est ici que tout recommence, hijo.*